



D'un rêve d'enfant
au Palais de l'Élysée

À LA TABLE
GUILLAUME GOMEZ
DU DESTIN

HORS CADRE

66 Je suis toujours ébloui devant les ornements du Palais. Heureux de croiser ces femmes et ces hommes qui font l'Histoire, et que j'ai littéralement nourris. 99

Rien ne prédestinait Guillaume Gomez, gosse du 93 et fils de brocanteurs, à entrer dans les cuisines de l'Élysée à 18 ans et à se retrouver orphelin à 22. Il est devenu, à 25 ans, le plus jeune lauréat de sa catégorie à remporter le concours Un des Meilleurs Ouvriers de France, puis à servir quatre présidents de la République dont il sera le chef attitré. Après avoir officié auprès de Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron, il devient en 2021 le premier ambassadeur de la gastronomie française de notre histoire.

Dans ce livre, il raconte ce parcours d'exception et son quotidien au Palais : les coulisses des grandes réceptions, les enjeux diplomatiques qui se cachent derrière un dîner d'État, les rencontres avec des êtres hors du commun : de la reine d'Angleterre au roi d'Espagne, des éleveurs de gambas de Madagascar aux militaires avec qui il partagera le repas de Noël sur le tarmac d'une base africaine.

De la cuisine, Guillaume Gomez fait une école de vie. Un miroir de la République. Un art de la paix. Mais il témoigne aussi de ce que notre destin doit au travail et à la fidélité.

*Guillaume Gomez parraine les Instituts d'excellence
culinaire de Madagascar, de l'île Maurice et du Cameroun.
Tous les droits du livre seront reversés à des associations caritatives.*

HORS CADRE

ISBN 978-2-488581-01-1

21,90 €

PRIX TTC
FRANCE



Rayon : Témoignage

Guillaume Gomez

Avec la collaboration d'Adeline Baldacchino

À la table du destin

**D'un rêve d'enfant
au Palais de l'Élysée**

HORS CADRE

*À mes parents Béatrice et José Gomez,
À mes amours, à ma famille, à mes amis,
Vous avez fait de moi ce que je suis.*

*Je vous dédie ce livre, mon histoire dont vous avez écrit dans
l'amour, les rires, les joies, les peines, les épreuves et les larmes,
intentionnellement ou implicitement, chacune des lignes, des
interlignes, visibles et invisibles de ces pages. De ma vie.*

Avant-propos

Commençons par un aveu : je me suis longtemps demandé quel pouvait être l'intérêt d'un tel livre, alors qu'on me le réclamait depuis des années. Je dois donc présenter mes excuses à celles et ceux que j'ai gentiment éconduits : éditeurs, journalistes, amis.

Mais le voilà enfin.

Je ne vous y livrerai ni discours sur l'importance de laisser une trace, ni avis politique, ni grande leçon sur l'exercice du pouvoir des grands de ce monde. Soyons clair et direct : je l'ai écrit... pour l'argent ! Comme tous les auteurs, diront certains. Mais les droits de ce livre serviront de belles causes : ils seront intégralement reversés à des programmes de lutte contre l'illettrisme, contribueront à l'éducation de jeunes défavorisés et au développement des Instituts d'excellence culinaire Guillaume Gomez. L'ego, encore ? Je vous parlerai bientôt de ce « mur de l'ego » que j'ai patiemment bâti et décoré...

Reste une question : pourquoi penser que la lecture de mon histoire, de mes choix, si singuliers soient-ils, puisse « inspirer » qui que ce soit ? Peut-être simplement pour rappeler que rien n'est écrit, et qu'il appartient à chacun de croire en ses rêves et d'avancer en se donnant les moyens de les réaliser, aidé si possible par la chance et les événements.

C'était aussi le moment de faire le point. Trente années passées à servir et à côtoyer les chefs d'État, ce milieu

politique qui engendre tant de fantasmes, m'ont permis de tirer quelques leçons bien sûr. Mais ce sont des leçons de vie, telles que je veux les transmettre à mes filles à qui je les adresse comme une lettre. Écrire m'était nécessaire. Essentiel pour mesurer la chance qui fut la mienne. Indispensable pour raconter à ma famille, à mes filles, à mes amis ces facettes de ma personnalité que je n'expose pas facilement, un contexte que j'ai tu par honte parfois, par discréction de temps à autre et par nécessité souvent. La confidentialité liée à ces trente dernières années au cœur du pouvoir s'est imbriquée à mon passé, mon expérience intime. Et pourtant, page après page, il m'est apparu évident de l'écrire au moins pour mes filles.

Ce sont elles, sans le savoir, qui m'ont donné le cap. « Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; quelquefois, ils leur pardonnent », écrivait Oscar Wilde. Encore faut-il qu'ils détiennent les clefs pour ça. Je veux les leur confier, ici, sous les yeux des lecteurs attentifs qui pourront aussi, je l'espère, en faire leur miel, qu'ils y viennent comme simples curieux ou parce qu'ils aspirent en tâtonnant à se construire un chemin.

Bien sûr, il a fallu faire des choix, ne pas remplir six volumes tant ma vie a été débordante de souvenirs, joyeux ou tragiques, épiques ou cocasses. L'amour, le travail, le service de la France ont rythmé mes journées avec une telle intensité qu'un seul livre ne saurait tout contenir. Celui-ci est donc un concentré : l'itinéraire d'un enfant né à Paris, qui a grandi et rêvé dans « le 93 » avant de rejoindre des sphères qu'il n'était pas censé fréquenter, à quelques dizaines de kilomètres seulement à vol d'oiseau de chez lui.

La trajectoire d'un gosse guidé par l'appétit de vivre et la bienveillance de ceux qui l'ont entouré dès le berceau, qui a pu exercer un métier de passion et d'engagement en devenant chef des cuisines de l'Élysée, c'est-à-dire l'un des plus proches collaborateurs de quatre présidents de la République successifs – celui dont on a besoin au moins deux fois par jour !

J'avais 19 ans quand j'ai franchi les portes de l'Élysée, sans imaginer que j'y passerais plus de la moitié de ma vie. Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? Je l'ignore. Mais voici, servie à la table du destin, mon histoire au milieu de l'Histoire en train de s'écrire.

Le jour où j'ai dit non à un Président

6 janvier 2025, Palais de l'Élysée

Ce lundi 6 janvier, tout se bouscule dans ma tête. J'ai hâte et j'hésite pourtant. Je sais qu'il peut me demander de rester et j'ai beau savoir que je n'accepterai pas, ce n'est pas évident de dire non à un Président. J'espère que tout se passera bien, j'en suis même certain, mais je me demande si je saurai lui faire comprendre pourquoi je dois partir. Mon histoire, ma famille, mon destin... tout l'impose naturellement. Mon avenir m'appartient mais il va aussi se jouer là, dans ce face-à-face.

En traversant la cour d'honneur, en montant l'escalier Murat, couleurs bleue et rouge, qui mène du vestibule vers le premier étage, dans l'antichambre au canapé rouge, dans tous ces lieux que je connais par cœur, je n'en mène pas si large. La mémoire du gamin émerveillé que je reste se confond avec l'excitation de l'homme que je suis devenu, et qui ne s'est pourtant habitué à rien. Je suis toujours ébloui devant les ornements du Palais, heureux de croiser ces hommes et ces femmes qui font l'histoire et que j'ai littéralement nourris. Je demeure cet observateur privilégié au cœur d'un monde auquel rien ne m'avait préparé, qui réalise chaque jour sa chance d'avoir été là.

Je suis arrivé au Palais de l'Élysée bien avant l'heure de mon rendez-vous. Une habitude prise depuis près de

quatre ans, à chaque fois que j'ai l'occasion d'y revenir : après vingt-cinq ans passés dans les cuisines de la présidence, j'ai toujours envie de prendre un peu de temps pour discuter avec tous ceux que j'ai côtoyés en servant quatre présidents successifs, depuis Jacques Chirac jusqu'à Emmanuel Macron en passant par Nicolas Sarkozy et François Hollande. Cuisiniers, pâtissiers, argentiers, maîtres d'hôtel, intendants, fleuristes, lingères, chauffeurs, gardes républicains, officiers de sécurité, médecins, infirmières, pompiers, huissiers, standardistes, secrétaires, agents d'entretien... tous sont impliqués corps et âme, avec un sens du devoir sans faille au service de celui que les Français ont élu et de sa famille, quels que soient leurs opinions politiques ou leur vote. C'est aussi ce qui fait la continuité de l'État. Une évidence fragile mais capitale qui, ces dernières années, s'érode un peu. Certains demandent à rejoindre leur administration d'origine ou partent, comme s'il y avait une lassitude du pouvoir. Ces mouvements reflètent tout simplement ceux de la société française dans son ensemble. Les employés du Palais ne vivent pas dans une bulle imperméable, contrairement à ce qu'on peut croire. Ils sont en fait les gardiens du thermomètre extérieur : un Président qui veut bien les écouter peut apprendre beaucoup à leur contact.

Quand j'entre dans le salon doré de l'Élysée, c'est-à-dire dans le bureau de travail des présidents de la République depuis de Gaulle, je sais que c'est peut-être la dernière fois que j'en franchis le seuil. Le mobilier noir, sobre, moderne, le tapis aux motifs géométriques contrastent avec les moulures chargées, les dorures anciennes, le lustre de cristal, le beau parquet. On est au cœur du pouvoir et on ne peut pas l'ignorer. Ce fut le salon de Mme de Pompadour, la maîtresse

de Louis XV, et la chambre de l'impératrice Eugénie, l'épouse de Napoléon III. Les grandes fenêtres qui donnent sur un balcon et le parc l'inondent de lumière. Il jouxte le salon vert où se tiennent des réunions, c'est là qu'Emmanuel Macron aime travailler, téléphoner, recevoir ses invités.

Nous sommes le 6 janvier 2025, j'ai 46 ans, pour certains c'est à peine le milieu de la vie, pour moi qui ai perdu mes parents très jeunes, c'est à la fois bien plus et bien moins : j'ai le sentiment d'une vie accomplie, et l'impatience de me jeter dans celle qui va commencer. Je trépigne car on ne sait jamais vraiment comment une conversation avec le Président peut tourner. Voudra-t-il me retenir ? Pourtant, ma décision est prise, il le sait, et je sais aussi qu'il la respectera.

« Monsieur l'ambassadeur. Entrez ! Merci d'être là. »

Rien que ces mots, déjà, sont surréalistes alors qu'ils font partie de mon quotidien depuis plusieurs années. Oui, c'est bien moi, le gosse du 93, fils de brocanteurs qui trimaient dur jour et nuit, qu'un Président appelle ambassadeur. Oui, c'est bien moi, l'apprenti qui rêvait déjà à 14 ans de passer des concours de cuisine, le petit gars qui les a remportés. Si l'on m'avait dit un jour que ma vie ressemblerait à ça, je ne sais pas si j'y aurais cru. Et pourtant, c'est quand on peut tout imaginer que tout finit par arriver.

Le Président a la poignée de main chaleureuse et le clin d'œil complice. Il me dit : « Merci d'être là », comme si j'avais eu le choix. Quand le Président veut vous voir, vous venez, et vous ne savez jamais ce qui vous attend, c'est même ce qui fait le charme de ces moments pas tout à fait comme les autres, même quand vous en avez vécu beaucoup. Ce jour-là, donc, Emmanuel Macron m'indique les fauteuils pour que je m'installe.

« Si ça ne vous dérange pas, monsieur le Président, faisons la photo de la remise de mon rapport d'abord, comme ça, on se débarrasse de ces deux-là, dis-je en souriant, désignant mes complices de toujours, Olivier, l'huissier en chef, et Laurent, le photographe.

— Très bien », acquiesce le Président pressé qui veut toujours accorder du temps à chacun.

Je vois bien qu'il est amusé de ma familiarité avec tous ceux qui l'entourent, et que je connais pour la plupart depuis plus longtemps que lui. Après une poignée de main, la pause surjouée et la photo souvenir, nous nous asseyons et retrouvons la franchise de nos échanges. Quelque part entre vouvoiement et tutoiement : j'ai vouvoyé Emmanuel Macron le jour où il est devenu ministre, l'ayant connu plus jeune comme secrétaire général adjoint à l'Élysée ; mais la fonction imposait alors cette marque de respect à laquelle je tiens. Lui a continué d'alterner tutoiement complice et vouvoiement naturel, j'ai pris cela pour une marque d'amitié. Nous en sommes donc là, au *vouvoiement* comme j'aime dire.

« Alors, qu'est-ce que je pourrais faire pour que tu restes ? »

Il est taquin mais direct. Je me doutais bien qu'il n'irait pas par quatre chemins. Il éprouve ce besoin naturel d'imposer son rythme à son interlocuteur. Cette manière de parler singulière appartient à chaque président, animal politique de haut vol par définition, à la diction forgée par l'urgence et la volonté de séduire. J'ai découvert ça avec Jacques Chirac, j'avais alors 20 ans. À cette époque, je regrettais tout le temps de ne pas oser dire ce qui me passait par la tête sur le moment, et ensuite c'était trop tard évidemment. Tout va si vite avec le pouvoir, surtout quand celui qui

l'exerce surgit en coup de vent, une tape sur l'épaule, un mot gentil, le voilà reparti vers sa destinée d'homme puissant.

Mais je suis aguerri à l'exercice désormais. Lorsque j'ai des choses à dire, j'anticipe, me prépare. Quand on se lance avec franchise et respect, les choses sont simples en définitive. Et le sens de la repartie m'est venu avec l'expérience. Je vais, moi aussi, droit au but.

« Rien, monsieur le Président, je ne resterai pas, il n'y a rien de plus à faire, vous avez déjà beaucoup fait. Énormément même, en me nommant ambassadeur pour la gastronomie et votre représentant personnel. Merci pour votre confiance et votre bienveillance. Des souvenirs, des sourires et des poignées de main, j'en ai plein les poches. Des honneurs et des médailles aussi d'ailleurs. Il est temps que j'aille vraiment gagner ma vie.

— Je peux vous augmenter un peu, vous savez.

— En fait, ce n'est pas le problème. Je ne me plains pas de ma situation, loin de là. Mais on s'était dit trois ans. Ça en fait quatre. Je sais bien que je suis dans une position plutôt enviable, et très confortable. Je fais le tour du monde en votre nom avec l'appui des services de l'État pour défendre la gastronomie française, l'alimentation humaniste, nos valeurs et nos produits, tout ce que j'ai toujours rêvé de soutenir. Mais il est temps : je ne suis pas quelqu'un qui se contente de ce qu'il a atteint. Je sais que je veux et que je peux autre chose. Je dois tout recommencer à ma façon, en continuant ma mission autrement.

— Entreprendre, c'est ça ? Créer votre propre entreprise... Je peux comprendre. Vous êtes sûr que vous ne regretterez rien ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être de quelque chose, monsieur le Président. J'ai toujours assumé mes choix, je ne suis pas du genre à cultiver les regrets. »

Lui non plus d'ailleurs, et on le sait tous les deux. C'est peut-être un peu pour ça aussi qu'il s'est attaché à moi. Mon tempérament l'intéresse. Je ne suis ni un homme de cour ni un révolutionnaire en carton. Je rêve grand comme les adultes restés fidèles à leur jeunesse, et j'agis pour atteindre mes objectifs. Je sais d'expérience tout ce qu'on peut obtenir avec cette rage qui n'est pas une colère contre la vie, mais une volonté de la vivre en entier.

Dans l'absolu, l'entretien aurait pu s'arrêter là, sauf que j'ai éveillé sa curiosité : il veut en savoir plus, m'aider aussi, dans la mesure du possible, entre deux moments passés à sauver le monde. Alors, je lui raconte en quelques mots mes nouvelles ambitions, la vie que je veux m'inventer.

Libre d'aller chercher mes clients, de faire mes preuves. Je m'apprête à créer une société de conseil avec laquelle j'ai bien l'intention de rendre un peu de ce que j'ai engrangé par mon expérience, tout en gagnant ma vie et celle de ma famille. J'ai toujours cru au travail, à la passion, pas aux sacrifices au sens masochiste du terme : quand le plaisir s'estompe ou s'épuise, c'est qu'il est temps de consacrer son énergie à autre chose. J'y suis, je le sens, je le désire. Tourner une page sans rien effacer mais au contraire en ajoutant des chapitres au livre de ma vie. Il faut toujours rester du côté du suspense, de l'attente, de l'urgence. Ne pas se contenter, je l'ai dit, j'y reviendrai souvent.

Vingt-neuf ans d'expérience, dans les cuisines de l'Élysée puis comme ambassadeur de tout ce que la gastronomie porte de plus beau comme symbole, de partage et d'échange, d'humanité et de richesse. Quarante-six ans d'une vie semée d'embûches, de tragédies et de grandes joies, je dois pouvoir en faire quelque chose. J'explique au Président cette envie

d'ailleurs. Quand il me demande comment il pourrait m'aider, je lui suggère en souriant qu'il lui suffirait de dire du bien de moi à ses amis et aux chefs d'entreprise qu'il croisera, à Bernard Arnault ou à Mohammed ben Salmane, le prince héritier et Premier ministre d'Arabie saoudite qui aurait sûrement quelques jolis contrats à me confier ! Il prend cela pour ce que c'est, de l'humour.

Encore que, même quand on plaisante, on a dans un coin de la tête l'idée qu'il suffit parfois d'une ou deux rencontres pour changer une vie... J'en connais un rayon en matière de chance. Peut-être parce que je suis né un 8 août 1978 : beaucoup de 8, ça porte chance, paraît-il ! La chance d'être un enfant aimé, très aimé. Pauvre aussi, je peux le dire maintenant que je m'en rends compte, mais qui n'a jamais manqué de rien, parce qu'il était entouré d'assez d'amour pour ne pas s'en rendre compte ni en souffrir. Puis la chance de savoir très jeune ce que je voulais faire. En grande section de maternelle, je me déguisais déjà en cuisinier, au milieu des pompiers, des princesses et des astronautes. Je savais ce que je voulais devenir, et je mesure maintenant à quel point c'est rare de le savoir si tôt. La chance encore que mes parents l'acceptent, me soutiennent, de tomber sur un maître d'apprentissage exceptionnel, de faire mon service militaire à l'Élysée, de gravir ensuite tous les échelons à la force du mérite, en passant des concours. C'est grâce à cette chance, mais aussi à un travail acharné et à une loyauté sans bornes, que je suis devenu à 25 ans le plus jeune Meilleur ouvrier de France (MOF) catégorie cuisinier, et que j'ai passé tant d'années au contact quotidien des grands de ce monde. Mais ce n'est pas le moment de lui raconter ma vie,

qu'il connaît en grande partie. Ça, je le garde pour le livre auquel je pense depuis un moment.

Alors que je vais me lever, l'huissier apporte un papier au Président, signifiant que la séquence a déjà pris plus de temps que prévu. Mais Emmanuel Macron tient à poursuivre la conversation et le montre. J'ai assez d'expérience au sein de la maison pour savoir ce que le moindre retard implique pour les autres, des annulations en cascade, le stress du secrétariat particulier, des conseillers, des invités suivants. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver un peu de satisfaction à voir durer cet ultime tête-à-tête avec le chef de l'État.

« Attends, ne pars pas tout de suite. Vous accepteriez au moins de rester mon ambassadeur pour de grands événements, de suivre certains dossiers ?

– Ça, monsieur le Président, c'est vous qui décidez. C'est vous le patron. Je peux... mais gratuitement ! Je ne veux plus dépendre d'un ministère pour faire valider des éléments de langage, ni de l'État pour ma fiche de paie.

– Bon, on verra ce qui est possible. Ça me paraît quand même compliqué mais pour l'instant, je ne vois personne d'autre pour mener à bien cette mission. Et je n'entends que des éloges sur votre action, votre façon de fédérer tous les secteurs, y compris venant de gens qui n'ont pas le compliment facile : on continue.

– En tout cas, monsieur le Président, je ne peux pas continuer dans les mêmes conditions. Je veux bien continuer à porter votre parole, à vous représenter parfois, mais je dois reprendre ma liberté. Et pour un ambassadeur de la gastronomie qui travaille sous le chapeau du Quai d'Orsay comme je l'ai fait, il faudra quelqu'un de très légitime, une

mission claire, une structure d'appui et des objectifs connus de tous pour évaluer le bilan à la fin du mandat. Je ne vous cache pas que ces quatre dernières années, bien que passionnantes, n'ont pas été faciles pour moi. Entre la jalousie, les dénigrements et même la malveillance de certains, il a fallu que j'apprenne à jongler en plus de cuisiner !

— Ah bon, à ce point ? Et tout cela venait de qui, exactement ? Dites-m'en plus.

— Vous savez bien que je ne fonctionne pas comme ça... »

Avec un rire un peu forcé, j'élude la question. Je lui ai déjà préparé une liste de noms de personnes susceptibles de me remplacer. Le casting n'est pas évident pour une mission qui avait été montée « sur mesure » : un cuisiner devenu ambassadeur thématique, capable de porter des dossiers internationaux d'envergure en se mettant dans la peau d'un représentant personnel du chef de l'État, travaillant à la fois avec le ministère des Affaires étrangères qui met des services à sa disposition et en ligne directe avec le président, c'est un profil bien particulier. Je lui en parle, expliquant qu'il faut à mon avis un préfet ou un sous-préfet pour le rôle de représentant personnel et un diplomate pour la partie ambassadeur proprement dite, car ce sont bien deux métiers différents, difficiles à concilier, surtout face à des gens qui ne comprennent pas toujours la mission.

« Mais qui ? Racontez-moi. J'ai besoin de savoir », insiste-t-il.

Un président veut toujours savoir qui donne des coups de poignard dans le dos à ses fidèles. La question n'était pas si innocente qu'elle en avait l'air. Je marchais sur des œufs. On a tout à perdre à raconter les menus détails de l'enfer professionnel quotidien. Je sais d'expérience qu'il

faut toujours éviter de s'enferrer sur ce genre de sujet à ce niveau-là. Un chef d'État n'a ni le temps ni la patience d'écouter les récriminations de chacun, et tant mieux ! Il faut juste l'éclairer assez pour montrer que l'on n'est pas dupe ni naïf. Et surtout, parler de ceux qui font bien leur travail.

« Vous savez bien que je ne donnerai pas de nom. J'ai été diversement accueilli, plus ou moins fraîchement, vous vous en doutez. Il y en a qui n'aiment pas qu'on marche sur leurs plates-bandes, parce qu'ils ont tendance à croire que l'État, c'est eux. Pas tous évidemment. Il y a aussi ceux qui m'ont accueilli les bras ouverts, à l'image des ambassadeurs Philippe Faure, Maurice Gourdault-Montagne, Frédéric Billet, et bien d'autres, des ministres aussi...

– Oui. Certains t'adorent.

– Vous voyez bien : certains, donc pas tous...

– Mais j'insiste. Je sens que c'est à l'Intérieur que ça a été plus compliqué, puisque vous ne me citez que des ambassadeurs. Quel est le problème avec les préfets ?

– Le sujet, monsieur le président, c'est qu'un cuisinier qui arrive en région en représentant le chef d'État, ce n'est pas compatible avec leur logiciel. Sauf exception, je pense par exemple à François-Xavier Lauch, ou bien à Rodrigue Furcy, chez les vignerons catalans. Les vignes, c'est capital, je m'en suis beaucoup occupé, c'est la géographie liquide qui façonne nos territoires ! D'ailleurs, en haut de ma liste de noms, vous trouverez une sous-préfète qui vit avec un vigneron... donc qui connaît bien le monde agricole et les produits, ça nous changerait !

– Je comprends. Je vais réfléchir. »

Il maîtrise mieux que personne l'art de l'esquive et peut être sec quand c'est nécessaire. Je sens qu'il me signifie la fin de la conversation et reprends la main. C'est à lui de décider et je passe à autre chose car j'ai encore un ou deux éléments importants à lui dire. C'est maintenant ou jamais.

« Avec le président de la Fondation du patrimoine, j'ai réfléchi à une fondation sœur ou hébergée, consacrée au patrimoine gastronomique.

– Belle idée !

– Vous connaissez mon but : la sauvegarde des recettes régionales, de certaines cultures gastronomiques françaises, de savoir-faire bien entendu et peut-être même de lieux emblématiques, des restaurants séculaires, la dernière fromagerie à faire tel fromage ou tel artisanat en voie de disparition. Je pourrais faire ce que fait Stéphane Bern pour le patrimoine, pour la gastronomie. Bénévolement, sans le loto... »

L'huissier, sûrement pressé par d'autres d'aller au casse-pipe, entre une nouvelle fois pour interrompre l'échange. Il est habitué à déranger, c'est même sa principale mission : l'homme qui introduit est aussi l'homme qui sert à éconduire. Sans papier cette fois, il me jette un regard noir (que je traduis très facilement : « Gomez, tu fais chier ») et accentue le message.

« Monsieur le président, vous êtes attendu en salle des fêtes.

– Oui, oui. Merci Olivier. Dites-leur que j'ai compris. »

Je suis déjà levé pour le saluer mais le président me fait encore signe de me rasseoir. Pas pour rien qu'il a été surnommé par la presse le maître des horloges... Je ne peux

m’empêcher de rire nerveusement et de lancer à Olivier une boutade.

« Mon adjudant-chef : dites-leur surtout que je n’y suis pour rien !

– Oui, mon colonel. »

En vérité, l’huissier savoure la scène autant que moi. La complicité et l’amitié entre certains membres du personnel technique sont l’âme de cette maison. Je connais Olivier depuis mon arrivée au Palais où il a d’abord été simple garde, puis huissier, maintenant responsable des entretiens privés du président : il est à l’image de ceux qui font carrière à l’Élysée, professionnels, engagés, dévoués et discrets, dans les bons comme dans les mauvais moments.

Le président reprend, goguenard :

« On reçoit les boulangers juste après, je peux bien avoir cinq minutes de retard. C’est pour la bonne cause puisque tu es leur ambassadeur ! On a fait un super coup avec la baguette. Ils sont contents ?

– Bien sûr, monsieur le président, la reconnaissance par l’Unesco est un vrai plus pour nous. Mais l’énergie, le coût des matières premières et des charges restent assommants pour eux. Ils sont inquiets. »

Cette affaire a été un cas d’école. Quatre ans plus tôt, juste avant de me nommer officiellement ambassadeur, le président a annoncé son engagement pour la reconnaissance des « savoir-faire de la baguette de tradition » à l’inventaire du patrimoine mondial immatériel de l’Unesco. Malgré l’opposition initiale des services du ministère de la Culture, nous y sommes arrivés. L’occasion pour moi de plonger dans le grand bain politique et d’apprendre comment chaque

victoire devait s'arracher, contre l'inertie du réel ou de l'administration quand elle a peur de son ombre.

« Je m'en voudrais vraiment de décaler tout votre programme. Et vous avez quelques “petits” dossiers à régler sur les bras, plus urgents que mon cas personnel, je m'en doute ! »

Finalement, notre conversation arrive à son terme avec des échanges plus personnels sur ma famille – un drame évité de près tout récemment, le vrai déclencheur pour ce changement de vie.

Quand je quitte, peut-être pour la dernière fois, le salon doré, je vois défiler dans ma tête tant d'images, tant de moments exceptionnels que je me sens forcément ému. Très ému. Il paraît que j'ai la larme facile et ça serait le bon moment pour ça, mais je me reprends. J'ai passé presque une heure avec le président et fait prendre du retard à tout le monde, mais je suis heureux. Il a été élégant jusqu'au bout, il a obtenu ce qu'il voulait et moi aussi : il me laisse partir mais je garde un pied dans la maison et sa confiance. Je n'ai plus que ma gratitude à lui exprimer.

La soirée continue dans la salle des fêtes au rez-de-chaussée, six cents mètres carrés qui abritent des réceptions, et les investitures aussi. Ce jour-là, c'est la traditionnelle cérémonie de la galette de l'Épiphanie, qui réunit les représentants des artisans boulanger-pâtissiers, les Meilleurs ouvriers de France, les Meilleurs apprentis de France, les lauréats des Rabelais des jeunes talents de la gastronomie et des gagnants de la compétition des métiers Worldskills France, une sorte de Jeux olympiques des métiers qui rassemblent tous les deux ans plus d'un millier de jeunes de tous les continents. Ils ne peuvent pas

le deviner, mais je me sens très proche d'eux, malgré tout ce qui nous sépare en apparence.

Grâce à ce dernier entretien, tout s'est bien passé, le monde s'ouvre à moi pour de nouvelles aventures comme à ces gamins qui m'entourent. Ce que je me promets, c'est de leur transmettre la passion du travail bien fait. Finalement, tout est cohérent : je sors de l'Élysée le jour où ils y rentrent pour la première fois, des étoiles plein les yeux.

La cérémonie n'est pourtant pas tout à fait à la hauteur de leurs rêves. Des couacs d'organisation compliquent les choses, les discours s'enchaînent dans le brouhaha et des séances photos s'improvisent en désordre. J'ai envie de leur dire que ce n'est pas grave, qu'il y aura d'autres occasions comme celle-ci dans leur vie, en tout cas je le leur souhaite. Mais les jeunes médaillés sont désorientés et déçus, ont le sentiment d'un moment gâché, écourté, pas assez exclusif. Ce que je ne peux pas cacher au président qui m'interroge une dernière fois en me raccompagnant. Cette fois, les formalités du salon doré ne sont plus nécessaires. Il ne reste que la confiance.

« Vous voulez vraiment savoir ce que j'en pense ? »

Il sourit. Je vois bien que s'il pose une vraie question – *sont-ils satisfaits ?* –, il n'a pas le temps d'entendre une vraie réponse. Je m'empresse alors d'ajouter :

« On s'en parle plus tard, ce sera plus simple. Je vous ai fait perdre assez de temps aujourd'hui. Je vous écris ce soir ! »

Je n'ai sûrement pas envie de le contrarier, mais pas plus de lui mentir. Je me souviens assez du jour où je lui ai dit clairement, alors qu'il m'interrogeait sur un sujet plus politique : « si vous ne voulez pas de réponse, ne me posez pas

de question. » Car je n'ai certainement pas d'avis à donner sur tout, mais quand on m'interroge, c'est avec franchise, c'est-à-dire avec cœur et loyauté, que je réponds. Pas pour plaire ni pour me conformer à ce que je pourrais imaginer qu'il attend de moi, même si cela doit jeter un froid momentané. Aucun des présidents ne m'en a gardé rancune.

Il me serre le bras en manière de dernier salut. Les ponts ne sont pas coupés, un canal reste ouvert, peut-être même plus naturellement ouvert qu'auparavant parce que je ne dépends plus professionnellement de lui. Il ne reste plus, entre nous, que la parole libre et le goût d'échanger à bâtons rompus sans contrainte ni obligation. Quittant le perron de l'Élysée ce soir-là, et même si la soirée a été ratée pour les invités repartis grognons (ce que je lui confirmai sans ambages par texto dans la nuit), j'éprouve seulement de la reconnaissance. J'ai envie de marcher dans la rue incognito, les mains dans les poches.

L'occasion d'un bilan. Une trentaine d'année à partager le quotidien des quatre derniers présidents de la République, des séquences les plus festives aux moments les plus graves, depuis ces coulisses auxquelles j'avais tout naturellement accès. Les présidents, femmes et hommes d'État sont faits comme tout un chacun jusqu'à cet instant précis où tout le poids des responsabilités, y compris celui de la vie et de la mort de leurs citoyens, retombe sur leurs épaules. Qu'ils soient aimés, admirés, encensés, détestés, haïs, le plus souvent tout à la fois ou à tour de rôle, ils sont obligés de faire face, et je les ai admirés parce que j'ai été le témoin direct de leur sincérité, de leurs failles, de leurs forces, de leurs faiblesses, de leur grandeur et de leurs doutes. J'ai pu vérifier que ce qui les distingue et justifie peut-être qu'on

leur confie nos destins, c'est une capacité hors normes à décider, à agir quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise, à faire des choix qu'ils estiment être les plus justes parmi tous les possibles qui s'offrent à eux. Même si, parfois, derrière la solennité de la fonction, affleure un être désarmé, fragile face à ce qu'il estime être la vérité de son action.

J'ai eu ce privilège, si rare, d'être là quand ça se passait, sous mes yeux. Moi le fils d'un légionnaire né au Maroc espagnol, émigré dans un pays qu'il admirait, qui n'avait appris à lire et à écrire que sur le tard. Moi, le gamin qui dormait dans l'arrière-boutique d'un bazar de brocanteurs avec un chien, un chat, deux poules, ses parents et sa sœur installés sur des lits de camp. Moi, l'ado qui rêvait d'être cuisinier et se couchait dans les couloirs du métro quand il rentrait trop tard du restaurant où il faisait son apprentissage, parce qu'il ne pouvait pas se payer un taxi.

Tous ceux-là, c'est moi, le gars qui marche ce soir dans les rues de la ville endormie, l'un des cinq chefs de cuisine de l'Élysée de la V^e République, témoin gourmand de la grande histoire. Et pour mes filles, je songe à la collection des menus que j'ai tous gardés, les milliers d'agapes préparées pour des gens dont tous les livres parleront longtemps, et je me dis qu'elles pourront un jour piocher dedans, les caresser du bout des doigts, et imaginer leur père aux premières loges. Pour elles, j'ai préservé ces traces d'un destin qui sont aussi la preuve de ce qu'on peut faire de sa vie.

En passant sous les réverbères qui jettent des flaques de lumière sur les trottoirs, je me dis : c'est le moment, le moment de raconter. Comment attraper sa chance au vol, comme le dieu Kaïros des Grecs qu'il faut attraper par les cheveux au bon moment, au moment où il passe, ne pas le

rater, ne pas manquer une opportunité, ce mélange de vigilance passionnée, d'acharnement au travail et de chance qui rend le hasard un peu plus juste. Le moment de leur raconter, à mes filles qui pourront bientôt me lire, d'où je viens, à quel point il faut y croire, à l'aventure de vivre, et jusqu'où ça peut nous mener. De leur expliquer aussi pourquoi leur père n'a pas toujours été là, plus souvent en mission et en déplacement qu'à la maison. Quelques jours plus tard, je commence à rassembler mes notes et à écrire des souvenirs, à jeter sur le papier les grandes lignes du livre que vous tenez entre vos mains. Et cette aventure commence pour moi dans un lit à barreaux de Neuilly-Plaisance, Seine-Saint-Denis.